

Cocteau Les parents terribles



folio 

Texte intégral

COLLECTION FOLIO

Jean Cocteau

de l'Académie française

Les parents
terribles

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1938.*

à Yvonne de Bray

*qui m'a inspiré cette pièce et qui, tombant malade,
ne put la jouer.*

*A ceux qui furent mes extraordinaires inter-
prètes.*

JEAN.

PRÉFACES

PRÉFACE I

(écrite avec la pièce).

Dans une pièce moderne le casse-tête me semble de faire un grand jeu et de rester un peintre fidèle d'une société à la dérive. J'ai voulu essayer ici un drame qui soit une comédie et dont le centre même serait un nœud de vaudeville si la marche des scènes et le mécanisme des personnages n'étaient dramatiques. J'ai beaucoup tenu à peindre une famille capable de se contredire et d'agir avec mystère tout en respectant le volume d'une pièce qui, pour frapper sur la scène, doit paraître d'un seul bloc.

Il est plus simple de paraître d'un seul bloc si quelque personnage central ne s'écarte jamais d'un vice ou d'une vertu qu'il possède et si ses comparses ne changent pas non plus leur ligne de bout en bout. Le problème de ces trois actes consistait donc à montrer des rôles qui ne fussent pas d'une haleine; capables de retours, de détours, d'élan et de reprises et qui formassent très naturellement un total d'une seule haleine et d'un seul poids.

Il résulte de cette méthode que les rôles doivent être sacrifiés à la pièce et la servir au lieu de se servir d'elle.

C'est ainsi qu'au deuxième acte, la mère s'efface au bénéfice de la jeune femme, qu'au premier acte cette jeune femme ne paraît pas et n'existe que par le fantôme qu'elle suscite et que le père ne donne sa mesure qu'au dernier acte

après avoir mis sur scène une apparence de faiblesse, d'égoïsme et de cruauté.

Deux rôles forment l'équilibre de l'ordre et du désordre qui motivent ma pièce. Le jeune homme dont le désordre est pur; sa tante dont l'ordre ne l'est pas. J'ai poussé aussi loin que possible une attitude qui m'est propre : celle de rester extérieur à l'œuvre, de ne défendre aucune cause et de ne pas prendre parti.

Le théâtre doit être une action et non point une bonne ou une mauvaise action. La France ne nous oblige plus à jouer au moraliste et la grande difficulté à vaincre doit être d'obtenir du style, sans aucune recherche de langue et sans perdre le naturel.

Ajouterai-je que j'ai inventé mes types, que je n'ai imité personne que je puisse connaître? Je ne me suis soucié, pour leur assurer la vie, que d'un enchaînement logique de circonstances illogiques. Cette fois le timbre de voix et l'allure particulière de certains acteurs, que j'avais en vue, m'ont aidé dans mon entreprise.

PRÉFACE II

(écrite au théâtre).

Voici, sans aucun doute, la plus délicate et la plus périlleuse de toutes mes entreprises. S'enfermer dans un hôtel de Montargis et tourner le dos au scandale de la mise en scène. L'avouerai-je ? Je me trouve à l'origine de ce scandale. Mais un scandale commence à devenir scandaleux, lorsque, de salubre, de vif qu'il était, il en arrive au dogme et, dirai-je, lorsqu'il rapporte.

Après Antoine, il était normal de mettre en marche de gros mécanismes de décors, de costumes et de gestes. Nous le fîmes. Aujourd'hui le texte prétexte, la mise en scène excentrique sont devenus chose courante. Le public les exige. Il est donc essentiel de changer les règles du jeu.

Revenir en arrière est impossible. Mais renouer avec de subtils exemples est tentant. Je me souviens d'une époque où le « Boulevard » régnait en maître. On ne signait pas une mise en scène. Le naturel de L. Guitry, de Réjane, était le naturel des planches, aussi en relief que les excès des monstres sacrés du drame : Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, De Max. A cette époque, je rêvais le théâtre à travers des programmes, des titres, des affiches, les départs de ma mère en robe de velours rouge. J'imaginai un théâtre, et ce théâtre de rêve m'influença.

A Montargis, j'essayai d'écrire une pièce qui, loin de

servir de prétexte à une mise en scène, servirait de prétexte à de grands comédiens. J'ai, de longue date, employé des décors qui jouent. Une porte permettant au malheur d'entrer et de sortir. Une chaise, au destin de s'asseoir. Je détestais les surcharges. J'en arrivai à les éviter toutes. Il fallait écrire une pièce moderne et nue, ne donner aux artistes et au public aucune chance de reprendre haleine. Je supprimai le téléphone, les lettres, les domestiques, les cigarettes, les fenêtres en trompe l'œil, et jusqu'au nom de famille qui limite les personnages et prend toujours un air suspect. Il en résulta un nœud de vaudeville, un mélodrame, des types qui, tout en étant d'un bloc, se contredisent. Une suite de scènes — véritables petits actes — où les âmes et les péripéties soient, chaque minute, à l'extrémité d'elles-mêmes.

Le théâtre populaire — un théâtre digne du public qui ne préjuge pas — ne serait-il pas un théâtre de cet ordre et l'échec des œuvres incapables de vivre sans subterfuges décoratifs?

Les Parents terribles ont été représentés pour la première fois au théâtre des Ambassadeurs, le 14 novembre 1938.

PERSONNAGES

YVONNE	<i>Germaine Dermo</i>
LÉONIE	<i>Gabrielle Dorziat</i>
MADELEINE	<i>Alice Cocéa</i>
GEORGES	<i>Marcel André</i>
MICHEL	<i>Jean Marais</i>

*Décors de Guillaume Monin.
A Paris de nos jours.*

DÉCORS

*Acte I : Chambre d'Yvonne.
Acte II : Chez Madeleine.
Acte III : Chambre d'Yvonne.*

Note : Les chambres seront celles de cette famille en désordre et de Madeleine (le contraire).

Un seul détail obligatoire : Les décors, très réalistes, seront construits assez solidement pour que les portes puissent claquer.

LÉO (Léonie) répète souvent : « Chez vous, c'est la maison des portes qui claquent. »

ACTE I

1

LA CHAMBRE D'YVONNE

Au second plan à gauche, porte de la chambre de Léo. Au premier plan à gauche, fauteuil et coiffeuse. Au fond à gauche, porte sur l'appartement. Au fond à droite, de face aussi, porte de la salle de bains qu'on devine blanche et très éclairée. Au deuxième plan à droite, porte d'entrée sur le vestibule. Premier plan à droite, de profil, le lit très vaste et très en désordre. Fourrures, châles, etc.

Au bout du lit une chaise.

Centre au fond, chiffonnier.

Près du lit, petite table avec lampe. Lustre central éteint. Des peignoirs traînent.

Les fenêtres sont censées ouvertes dans le mur idéal. Il en arrive une lumière sinistre : celle de l'immeuble d'en face.

Pénombre.